—Mais alors pourquoi pleures-tu donc en cherchant à me consoler par la peinture de ces radieuses illusions ?

—Oh ! c'est qu'un douloureux pressentiment m'avertit que ce bonheur n'existera jamais pour moi.

—Alors, je n'en veux pas non plus, je resterai sans cesse auprès de toi ; je serai ton ange consolateur, ô mon bon frère ! tes douleurs seront les miennes et tes joies seront mes joies.

Et la jeune fille se jeta dans les bras de son frère en fondant en larmes. Ces deux jeunes gens si bons et si beaux retournèrent ensemble à l'ermitage, où le vieux prêtre les voyait chaque jour venir avec un redoublement de joie. Pendant ses excursions évangéliques, il leur laissait la plus complète liberté, car le bon père les gâtait un peu, comme font tous les vieillards. Il en était si ardemment aimé que jamais il n'eût osé leur faire un reproche. Cependant leur tristesse croissante, leurs courses plus fréquentes dans les forêts, avaient fini par l'inquiéter. Prenant Ottanis à l'écart, il voulut connaître la cause du changement qu'il avait remarqué en lui, et quand ce lui-ci lui eut fait l'avou des préoccupations filiales qui le tourmentaient, le bon père, fondant à son tour en larmes, lui dit avec une douce mansuétude :

—Mon fils, j'ignore quels sont ceux qui vous ont donné la vie. Un jour, un chef iroquois vous apporta dans ma cellule en m'ordonnant de vous élever en chrétiens. Il vous avait élevé à vos parents pour se venger de je ne sais quel sujet de haine qu'il nourrissait contre votre père. Dieu m'est témoin que je vous ai élevés tous deux, comme si vous aviez été mes propres enfants.

—Et je t'en remercie, crois le bien, ô mon bon père, de toute la profondeur d'une reconnaissance sans bornes.

—Oh ! je sais que vous m'aimez, répondit le vieux martyr avec la tendresse de Celui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » C'est vous qui avez fait de ma vieillesse un paradis anticipé. Mais pourquoi vous tourmenter de préoccupations qui sont peut-être contraires aux desseins de la Providence sur votre destinée ?

—S'il est vrai que tu m'aimes, répliqua aussitôt le bouillant jeune homme, comme saisi d'une illumination soudaine, ne cherche pas à combattre un dessein que Dieu seul peut m'avoir inspiré. J'ai juré à ma sœur que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour retrouver nos parents, je vais consacrer ma vie à cette sainte entreprise. Connais-tu le nom du chef iroquois qui nous a confiés à tes soins ?

—Oh ! mon Dieu, que prétends-tu faire ?

—J'irai le trouver et il me révélera quels sont les auteurs de mes jours ou le jugement de Dieu décidera entre nous.

—Ah ! jamais !...

—Son nom ! mon père, son nom ! s'écria l'impétueux enfant.

—Eh bien ! puisque tu le veux, que Dieu te protège ! Son nom est Alléwémi, le chef de la tribu de l'aigle.

Le lendemain, Ottanis embrassa le vieux missionnaire, dit à sa sœur d'espérer et chargeant son épaule de son rifle, sa ceinture de sa hache d'armes et de son couteau poignard, il s'élança à travers les forêts à la recherche de celui qui l'avait séparé des auteurs de ses jours. Les Iroquois, les Algonquins et d'autres tribus sauvages du Haut Canada marchaient en ce moment contre les Américains campés sur leurs frontières. Ces derniers traînaient à leur suite des tribus d'Ottawais, de Hurons, d'Illinois et de Sioux qu'ils voulaient opposer, dans leur lutte agressive, aux peuplades canadiennes. Ottanis n'eut aucune peine à parvenir jusqu'au puissant chef de la plus noble des tribus iroquoises.

Il lui dit en termes hautains et fiers quel était le but de sa longue course à travers les forêts.

—Tu veux connaître les auteurs de tes jours ? lui dit en ricanant Alléwémi ; alors suis-nous au carnage des lions, si tu es comme du sang dont tu sors, je te ferai connaître ton père après la bataille et t'offrirai de vider notre querelle au rifle, à la hache ou au couteau, à ton choix.

On marcha droit à l'ennemi. La campagne dura plusieurs

mois, et se passa plutôt en escarmouches qu'en combat réguliers. C'était à qui lutterait de ruse, de stratagème, de férocité sauvage.

Chaque jour, le sang coulait ; chaque jour, des chevelures étaient scalpées, et de part et d'autre, on était sans pitié. Parmi les Indiens alliés aux Américains, se faisait surtout remarquer un chef Huron, nommé Oskoui, chef de la tribu du serpent.

Il était d'une taille athlétique, d'une force de bûche en fureur, et d'une adresse diabolique. C'était surtout contre ce sauvage et sa troupe qu'Alléwémi, fils de Miscou, paraissait s'acharner de préférence. Mais l'adresse infernale de ces deux chefs les avait toujours fait échapper aux pièges qu'ils se tendaient mutuellement. Ottanis, étonné de la valeur et de la prodigieuse habileté du chef Huron, résolut de l'attaquer et d'acquiescer ainsi une réputation impérissable parmi les sauvages. Sortant une nuit avec quelques vaillants compagnons, il remonta le cours d'une rivière sur laquelle campait la tribu du chef ennemi, parvint à mettre le feu au camp, et, à la faveur du désordre général, se mit à faire un grand carnage de cette tribu hérétique. C'est au moment où il s'enivrait de l'exaltation que lui causait un tel exploit qu'Oskoui le rencontra. Ralliant sa troupe, que cette surprise avait jetée dans une terreur panique, il n'eut aucune peine à forcer cette poignée à reculer jusqu'au camp canadien.

Mais au bruit de cette attaque, à la vue des flammes qui dévoraient le camp des Hurons, toutes les tribus s'étaient mises en mouvement. Une mêlée épouvantable eut lieu au-dessus du lac Saint-Clair, et des bataillons entiers de combattants tombèrent sur la plage ensanglantée. Quand les munitions de poudre furent épuisées de part et d'autre, on se saisit corps à corps, et les couteaux à scalper jouèrent avec une épouvantable énergie.

Armé de son terrible tomahawk, Oskoui n'avait pas perdu un seul instant de vue le hardi agresseur qui avait osé venir l'attaquer jusque dans son camp. S'ouvrant une large voie sur des monceaux de cadavres, il finit par le rejoindre. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni la juvénile intrépidité d'Ottanis ne peuvent étouffer dans son âme la fureur dont il est animé. Il fond sur le jeune homme comme un lion sur une tendre gazelle. Mais plus l'ennemi est terrible et puissant, plus Ottanis sent croître sa vaillance. D'un bond, il évite le coup de massue du farouche chef des Hurons, et voltigeant autour de son ennemi, comme fait l'abeille autour de l'ours qui vient de dévorer son miel, il le harcèle, le provoque, le frappe, tantôt à droite, tantôt à gauche. Oskoui rugit comme un taureau sauvage qui sent une meute acharnée lui déchirer les flancs. Soudain, saisissant son rival au passage, il l'attire sur sa rude poitrine, le serre dans ses bras, lui brise la poitrine et les reins, et le laisse retomber mort sur la terre. Une joie féroce se peint alors sur le visage du barbare, il contemple sa victime avec un sentiment de satisfaction sauvage. Déjà sa main s'est armée du couteau fatal avec lequel il va scalper la chevelure de son ennemi, quand un rire retentissant éclate à quelques pas de lui en même temps que ces paroles viennent frapper ses oreilles :

—Sois heureux, Oskoui, sois le plus heureux des pères ; tu viens de tuer ton fils !

Et l'homme qui prononçait ces paroles disparaît en s'enfonçant au milieu des bataillons. Oskoui demeura un instant comme frappé de la foudre, puis, poussant un cri terrible, il arrache les vêtements qui recouvrent la poitrine de son fils et y découvre la figure d'un aigle que lui-même y avait gravé, quand l'enfant était encore au berceau. Une clameur lamentable sortit de sa poitrine ; il saisit ce corps dans ses bras, le couvre de larmes et de baisers et s'adresse les paroles les plus odieuses. Sa tribu se réunit autour de lui, et, à l'horrible nouvelle de ce qui vient de se passer, tous les guerriers qui la composent ne peuvent retenir leurs sanglots. Tout à coup le malheureux père tire son couteau pour s'en frapper ; mais ceux qui l'entourent se sont aperçus de ses desseins et s'élançant pour l'empêcher de les exécuter.